L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

...X: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 31 DECEMBRE 1888. 62ème Année

...A. Bonnet. ...Editeurs

...at New Orleans, La

...-ORLEANS ...EMBRE 1888.

...ONNEMENT.

...$12 00
... 6 00
... 3 00
... 1 00
avec les por-...

... $2 00

... $5 00
1 50
1 00
75

... à Bagamoyo, le chef Bouchiri, dont la presse allemande apprendra probablement le nom comme la presse anglaise a appris celui d'Osman-Digma à Souakim, s'est mis à la tête de forces considérables. Les Allemands ont subi un échec, perdu de 5 à 9 morts (les chiffres varient avec les télégrammes) et dû évacuer ce point, le seul avec Dar-es-Salam qu'ils eussent gardé sur la côte; l'équipage du *Leipzig* a été débarqué et a repris Bagamoyo. Presque en même temps le *Sophia* bombardait une ville ouverte. On se demande en Angleterre si ces opérations sont bien compatibles avec le concert expressément limité au blocus qui avait été établi entre les deux pays. On se demande également si l'effet de ces mesures sera bien conforme au but qui leur est assigné. Le voyageur autrichien O. Lenz a écrit que l'on avait grand tort de parler de traite dans les parages de Zanzibar. A l'en croire, les noirs capturés par les Arabes ne sont nullement destinés à l'exportation. Ils servent essentiellement de porteurs aux caravanes qui vont chercher l'ivoire au centre de l'Afrique, et aussi de monnaie d'échange entre les trafiquants de ces pays. En bloquant les ports de la côte on ne porte aucune atteinte aux opérations des négociants arabes, mais on irrite et on est probablement sur le ... de leur bétail noir qu'ils se vengeront.

Un autre explorateur connu, M. Joseph Thomson, a adressé au *Times* une lettre où il condamne également l'efficacité des mesures prises. Il fait remarquer que, d'une façon générale, se borner à intercepter les caravanes d'esclaves, c'est ne rien faire de sérieux. Deux ... de moyens pourraient seuls avoir raison de ce trafic infâme. Il faudrait, d'une part, tarir la source de l'esclavage, établissant l'ordre et la paix dans l'intérieur de l'Afrique, dans ce champ où se recrutent par la guerre, le massacre et le pillage les denrées humaines des négociants arabes. Il faudrait, d'autre part, fermer les débouchés en obtenant la suppression de l'esclavage dans les pays musulmans, en Egypte, en Arabie, en Turquie, sur le littoral du golfe Persique, dans tous ces marchés dont la demande insatiable crée l'offre permanente des chasseurs d'esclaves du continent noir.

Les vues de M. Thomson se rapprochent de la façon la plus intéressante de celles qu'exprimaient jadis l'homme qui a le mieux connu cette redoutable question et qui a le plus fait pour la résoudre, Gordon, alors gouverneur-général du Soudan et employé dans le Darfour, ... et le Bahr-el-Ghazal à détruire ... de brigands, des organisa... traite.

... que le prétexte humanitaire ... probablement avec une ... par les promoteurs de ... actuelle, ne justifie nullement les mesures qui ont été prises jusqu'ici. L'activité avec laquelle ... en Allemagne de cette affaire ... moins dévorante.

... Wissmann, qui a été ... prince de Bismarck et qui le ... l'empereur, se prépare, après ... publié le récit de ses explorations de 1880-83, à partir pour l'expédition au secours d'Emin-Pacha que ... d'avant garde. On affirme ... docteur Peters ne tardera pas à ... En même temps on se préoccupe vivement de l'initiative prise par ... catholiques.

On paraît redouter, presque autant à ... qu'à Rome, que le Pape ne réalise ... projet qu'on lui prête de convoquer une conférence européenne pour étudier les moyens de supprimer l'esclavage et la traite. On verrait sans ... plaisir l'Angleterre assumer la responsabilité de cette idée. Il ... que l'on veuille par-dessus tout ... le caractère spécifiquement allemand de ces entreprises en somme plus coloniales que civilisatrices dans leur conception.

Le *Times* déclarait, dernièrement, que la situation était déplorable pour la Grande-Bretagne qui se trouve, malgré elle, associée aux yeux des indigènes de l'Afrique aux opérations de l'Allemagne. Il relevait l'assurance ... donnée par lord Salisbury, en annonçant la conclusion de l'accord pour le blocus, qu'il était contre toutes les probabilités que l'action de l'empire allemand se transformât en une action offensive à terre.

Ce qui rend fort grave la position pour l'Angleterre, c'est, d'une part, que ses sujets hindous sont victimes de ces persécutions et, d'autre part, qu'il y a une répercussion à l'intérieur et que les missions anglaises des Grands Lacs sont sous le coup d'une menace perpétuelle. Aussi bien attend-on avec quelque impatience les déclarations que le gouvernement impérial ne pourra se dispenser de faire au Reichstag.

Le Livre blanc ne contient aucune information suffisante à ce sujet. C'est un historique pur et simple des négociations depuis le mois de mai dernier. A la rigueur, on pourrait presser les termes de la condamnation que le prince de Bismarck porte sur la conduite de la Société de l'Afrique orientale lors de la prise de possession de la région des territoires du sultan et en tirer la conclusion que le chancelier n'entend pas sacrifier ... *d'un fusilier marin de Poméranie* ... reconquérir le littoral perdu par les fautes de cette compagnie.

Par malheur, ce qui vient de se passer à Bagamoyo ne permet pas de nourrir cette illusion. On assure que le gouvernement allemand serait disposé à re... l'emploi des troupes impériales pour les opérations à terre, mais à autoriser la Société de l'Afrique orientale à lever des compagnies de volontaires et probablement même à lui accorder à cet effet une subvention de l'Etat.

Les dernières nouvelles sur l'affaire de Zanzibar ... peignent sous les plus tristes couleurs l'état de ce port, naguère le plus florissant de cette côte et qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Elles représentent Bushiri comme à la tête d'une ... aussi bien contre le sultan Seyyid Khalifa que contre les Allemands et donnent des détails affreux sur le massacre des porteurs indigènes (Wanyamwesi) qui refusèrent de se joindre à la rébellion.

Il paraît avéré que la retraite précipitée de Bushiri n'a pas été due à un débarquement, mais à la crainte folle qui s'est emparée de son esprit à l'idée que le sol de Bagamoyo et des environs avait été entièrement semé de torpilles par les Européens.

COMMENT ON SERT LE POISSON.—Les grands poissons, saumon, turbot, sterlet, ..., etc., sont apportés sur un plat ... une planche, l'un ou l'autre recouvert d'une petite nappe bordée de dentelle. Autour du poisson, une garniture épaisse de persil frisé; en été, on y pique des ... On coupe le saumon en ... le long de l'épine dorsale. Le ... est ouvert, pour en retirer l'é... on le divise sur chaque partie ... qui vont de la tête à la ... Le poisson est toujours accompagné de deux sauces, pour les goûts ... car c'est la sauce qui fait le ...

... qui adore le brochet sauce hollandaise ... peut le souffrir à la sauce blanche aux câpres.

Bureau de la Compagnie d'Assurances de la Nouvelle-Orléans, No 3 rue Carondelet. — Nouvelle-Orléans, 14 décembre 1888 — Conformément à la section 3, Art. 4 de la charte, une élection de douze (12) directeurs pour servir pendant l'année suivante aura lieu au bureau de la Compagnie, Lundi, 31 décembre 1888, de 11 heures du matin à 2 heures de l'après-midi.

JOS. A. HINCKS, Secrétaire.

14déc—au31

Banque Mutuelle Nationale. — Nouvelle Orléans, 8 décembre 1888. — L'élection annuelle des directeurs de cette Banque aura lieu à la maison de Banque, 106 rue du Canal, MERCREDI, 9 janvier 1889, entre 11 heures A. M. à 2 P. M.

JOSEPH MITCHEL, Caissier.

8déc—

COMMENT TRANCHER UNE VOLAILLE.—On tranche une volaille en attaquant l'aile la plus près de soi; on la saisit de la main gauche à l'aide d'une fourchette, on tient le couteau de la main droite et on coupe à la jointure de l'aile. L'opération s'achève en tirant de la main gauche cette aile, qui vient facilement si on la tient ferme. On lève ensuite la cuisse du même côté, en donnant un coup dans les nerfs de la jointure et tirant à soi, comme on a fait pour l'aile. On procède de la même manière pour l'autre côté, en retournant la volaille vers soi. Restent à découper l'estomac, le croupion, la carcasse, chaque pièce en deux morceaux.

SOUPE AUX HUITRES.—Mettez dans une casserole un bon morceau de beurre manié de farine, sel et poivre, et une quantité de lait—mettons un litre—coupée d'eau. Quand ce bouillon est chaud, mais non bouillant, ajoutez le jus de trois douzaines d'huîtres de forte taille; laissez bouillir quelques minutes et retirez du feu. Alors ébardez vos huîtres, ajoutez-les au bouillon et faites bouillir à nouveau deux minutes, sur un feu très vif. Avant de servir, ajoutez de la poudre de noix muscade.

CONTRE LES ACCÈS D'ASTHME.—Quand les accès se produisent, il faudra débarrasser le malade, avant tout, s'il est debout et vêtu, de tout ce qui peut le serrer; s'il est couché, on le fera mettre sur son séant, on renouvellera l'air de la chambre qu'il occupe, et on lui administrera, par cuillerées, de l'eau fraîche sucrée légèrement et additionnée de quelques gouttes d'éther.

Au-delà de ces soins, il n'y a plus que le recours au médecin, quoiqu'il soit possible encore d'appliquer des synapismes aux extrémités du malade, si la crise se prolonge trop. Mais cette dernière mesure prise contre le mal, ayez recours au ministère du médecin sans plus tarder.

PATÉ DE FOIE DE PORC.—Hachez très fin 1 kilogramme de foie de porc et 750 grammes de farine, avec échalotte, oignon, ail, thym et laurier, sel et épices, mêlez bien. Beurrez une casserole, fond et tour et garnissez-la d'une coiffe de porc et panne coupée très mince; mettez-y votre hachis en pressant bien, et faites cuire deux heures au four.

CERVELAS.—Hachez de la chaire de porc bien entrelardée, avec persil, ciboules hachées, poivre, sel, muscade; entonnez dans des boyaux comme le boudin, pendez vos cervelas dans la cheminée deux ou trois jours. Faites-les ensuite cuire trois heures dans l'eau avec ail, thym, laurier, sans sel. On les fait cuire également, et avec avantage, dans un bouillon de soupe aux choux.

Z.... est à peu près borgne à la suite d'un pot de vitriol qu'une femme adorée, quoique jalouse, lui déposa le long du visage.

—Cette pauvre Clarisse, dit-il en parlant d'elle, je l'ai bien aimée; mais elle m'a coûté les yeux de la tête!

On causait, dans un salon, de X..., dont la mauvaise réputation n'est plus à faire, et qui parle de fonder une société de crédit.

—A-t-il des capitaux? interroge quelqu'un.

—En fait de capitaux, répond un autre, on ne lui connaît que les sept péchés!

SIGNAUX D'INCENDIE.

5 Harmonie et Tchoupitoulas.
6 Washington et Chippewa.
7 Marché de la rue Neuvième.
8 Carondelet et Huitième.
9 Prytanée et Neuvième.
12 Magnolia et Washington.
13 Sixième et St-Denis.
14 Poste de la Cie de Pompe No 22.
15 Poste de la Cie de Pompe No 23.
16 Poste H. and L. Co. No 1, Jackson
17 Constance et Première.
18 Magazine et St-André.
19 Ste Marie et Tchoupitoulas.
21 St-Charles et Première.
23 Dryades et St-André.
24 Marché Keller.
25 Jackson et Colisée.
26 Jackson et Liberté.
27 Deuxième et Dryades.
28 Jackson et Laurel.
29 Levée, Orange et Richard.
31 Henderson et Peters.
32 Poste de la Cie de Pompe No 12 Tchoupitoulas.
34 Poste de la Cie de Pompe No 1, Hunter.
35 Chippewa et St-James.
36 Station de Police du 2ème Precinct.
37 Race et Magazine.
38 Melpomène et Camp.
39 Richard et Annonciation.
41 Station des Ecuries, St-Charles.
42 Marché Dryades, Melpomène.
43 Franklin et Erato.
45 Camp et Calliope.
46 Poste No 6.
47 Calliope et Front.
48 Peters et St-Joseph.
51 Constance et Erato.
52 Camp et St-Joseph.
53 Poste de la Cie de Pompe No 15, Calliope.
54 Remparts et Delord.
56 Calliope et Freret.
57 Magnolia et Erato.
58 Julie et St-Charles.
61 Terpsichore et Franklin.
63 Pied de la rue Lafayette.
64 Camp et Poydras.
65 Julie et Commerce.
71 Pied de la rue Julie, Dépôt du L & N. R. R.
72 Canal et Levée.
73 Magazine et Girod.
74 Natchez et Tchoupitoulas.
81 Canal et Camp.
82 Girod et Baronne.
83 Poste de la Cie de Pompe No 13, rue Perdido.
84 Carondelet et Commune.
121 Remparts et Canal.
123 Remparts et Poydras.
124 Poste de la Cie de Pompe No 14, rue Commune.
125 Maison de Refuge, Girod.
126 Claiborne et Poydras.
127 Commune et Rocheblave.
128 Miro et Lafayette.
141 Bienville et Vieille Levée.
142 St-Louis et Royale.
143 Poste de la Cie de Pompe No 7 Dauphine.
145 Bourgogne et Toulouse.
146 Poste H. & L. Co. No 4, Bassin.
151 Canal et Robertson.
152 Bienville et Johnson.
153 Derbigny et Bienville.
154 Station des cars, rue du Canal.
156 Prieur et St-Louis.
214 Vieille-Levée et St-Philippe.
215 Station de Police, Place Jackson.
216 Hôpital et Dauphine.
217 Poste de la Cie de Pompe No 10, Dumaine.
231 Trémé et Esplanade.
232 Remparts et Esplanade.
234 Trémé et Ursulines.
235 Poste de la Cie de Pompe No 21, Claiborne.
236 Chemin du Bayou et Claiborne.
237 Station de Police, Prison de Paroisse.
241 Poste de la Cie de Pompe No 3 Esplanade.
242 Ste Anne et Miro.
243 Manufacture de Stern, Français.
245 Pont du Bayou et Esplanade.
252 Marigny et North Peters.
253 Poste de la Compagnie de Pompe No 9, Esplanade.
312 Station de police, Champs-Elysées.
313 Bagatelle et Esplanade.
314 Bons-Enfants et St-Antoine.
315 Bons-Enfants et Champs-Elysées.
316 Claiborne et St-Bernard.
317 Lapeyrouse et Miro.
412 Laharpe et White.
413 Remparts et Espagne.
414 Poète et Urquhart.
415 Mandeville et Claiborne.
416 St-Antoine et Claiborne.
513 Presse à coton et Levée.
514 Marché Washington.
515 Louisa et Remparts.
612 Poste de la Cie de Pompe No 24 rue Dauphine.
613 Dauphine et Indépendance.
614 Station des cars, Pologne.
615 Casernes des Etats-Unis.
616 Barracks et Dauphine.

FEUILLETON.

[Il arrive souvent à beaucoup de nos lecteurs qui laissent s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton, pour les lire à la fois, d'en égarer quelques-uns. Pour leur être agréables, nous reproduisons maintenant, dans une édition spéciale du lundi, tout ce qui a paru pendant la semaine du roman en cours de publication.]

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

QUATRIEME PARTIE.

LE CHEMIN DES LARMES.

—Suite—

Pendant quatre jours, sans se décourager, sans se lasser, prenant à peine les instants de repos nécessaire, Etienne se livra à des recherches stériles. Il mangeait debout et, souvent, la nuit, il dormait en marchant. Il avait déjà visité une quarantaine de communes, sans compter les hameaux et les fermes isolées; et rien, toujours rien, pas l'ombre d'un renseignement. Pourtant, la comtesse avait passé quelque part, et une femme jeune et belle, ayant avec elle deux enfants, ne peut pas faire un long chemin sans être remarquée.

Etienne finit par se dire qu'il avait certainement fait fausse route. Alors il revint rapidement sur ses pas, se rapprochant des Bergères, et se mit à explorer une nouvelle région qu'il avait laissée sur sa gauche.

Il avait écrit à sa mère et à Pierre Rouget, mais pour leur dire seulement: "Je me porte très bien. Ne vous inquiétez point de ne pas me voir revenir, je suis retenu par plusieurs affaires très importantes."

Aucun détail, rien sur ce qui s'était passé aux Bergères, pas un mot au sujet de la comtesse.

Etienne ne demandait pas qu'on lui répondit, et pour cause: il ignorait en écrivant où il serait le lendemain et les jours suivants.

Pourtant il aurait bien voulu avoir des nouvelles de Saint-Amand, savoir si le père Rouget était de retour et ce qu'avait pu être le résultat de sa démarche auprès de la Papillonne.

Mais pour avoir une lettre de là-bas, il lui eût fallu rester sur place près de quarante-huit heures. Etait-ce possible, quand chaque heure qui s'écoulait augmentait ses angoisses et rendait son temps de plus en plus précieux?

Il voulait retrouver la comtesse Paule et ses enfants, il le voulait à n'importe quel prix. Il s'apercevait que c'était une rude tâche qu'il avait entreprise, et certes M. de Miray, malgré le violent désir qu'il avait de ressaisir la comtesse, n'aurait pas poussé l'oubli de la conservation de sa personne jusqu'à se donner tant de fatigue et de peine.

Etienne avait repris ses recherches depuis deux jours, lorsqu'il arriva le matin, vers dix heures et demie, dans un petit village appelé Bonvelle, agréablement situé au bord d'une rivière.

Devant une grande et belle maison, qui tenait le milieu entre la maison du cultivateur et l'habitation bourgeoise, une jeune femme grassouillette, assez jolie, était occupée à tricoter un bas, assise sur un banc de pierre. A quelques pas d'elle, deux jeunes enfants, un petit garçon, une petite fille, jouaient en se roulant sur le sol poussiéreux.

Etienne s'avança vers la jeune femme, son chapeau à la main, et lui adressa la question tant de fois déjà sortie de sa bouche.

—Mais oui, monsieur, mais oui, répondit-elle, j'ai vu cette jeune femme dont vous me parlez et les deux gentils petits garçons qui étaient avec elle, ses enfants, bien sûr, car elle les regardait cueillir des fleurettes dans l'herbe avec des yeux d'une douceur....

C'était lundi dernier, mon mari, nos enfants et moi, nous allions à une noce à deux lieues d'ici; nous étions dans notre char, et nous sommes passés tout près de la mère et des enfants. Elle était assise au bord d'un ruisseau où elle avait dû puiser de l'eau pour donner à boire aux deux petits; ils venaient de manger, car il y avait encore sur l'herbe un reste de pain, une bouteille et un verre.

Comme je vous l'ai dit, les deux petits garçons couraient à travers le pré, cueillant des fleurettes et faisant chacun un bouquet, oh! pour leur maman, les chers petits anges!

J'ai eu le temps de remarquer que la jeune femme était d'une grande beauté; mais elle avait l'air souffrant et était d'une tristesse.. je crois bien qu'elle pleurait.

—C'est bien la personne que je cherche depuis plusieurs jours, madame, dit Etienne; je vous serais fort reconnaissant si vous pouviez m'indiquer le chemin qu'elle a dû suivre.

—Elle n'a certainement pas traversé Bonnelle auquel on arrive par un chemin mal entretenu et qui est écarté de toutes les grandes voies de communication; elle n'a pu que continuer de suivre le chemin sur lequel elle se trouvait et il est plus que probable qu'elle s'est arrêtée au village de Charvaisse.

Etienne demanda quel était le chemin le plus court qu'il devait prendre pour se rendre à Charvaisse.

A l'extrémité de Bonnelle, répondit la jeune femme, vous traverserez la rivière sur le pont du moulin et vous irez tout droit devant vous jusqu'à la route qui vous mènera à Charvaisse; en allant d'un bon pas, vous n'avez que pour une bonne heure et demie de marche.

Le jeune homme remercia l'obligeante paysanne et traversa le village d'un pas rapide. Il marcha mieux encore quand il eut passé la rivière, et cependant il était près d'une heure lorsqu'il arriva à Charvaisse.

Il y avait lieu de supposer que la jeune paysanne de Bonnelle n'avait jamais fait le trajet qu'en voiture.

Etienne était en nage et il avait faim et soif. Il entra dans une auberge; mais avant même de se rafraîchir, son premier soin fut de s'informer.

C'était précisément dans cette auberge où Paule et ses enfants avaient mangé le premier jour et s'étaient reposés environ deux heures.

On apprit à Etienne que la jeune femme avait demandé qu'on voulût bien lui indiquer dans quelle direction se trouvait Dijon, et on put lui montrer le chemin que la mère et les enfants avaient pris en s'éloignant du village.

Cette fois, enfin, le jeune homme était bien sur la piste de la malheureuse Paule; il n'avait plus qu'à prendre ses mesures pour ne pas la perdre. Il devait donc recueillir tous les renseignements qui pouvaient lui être donnés, en s'avançant lui-même dans la direction de la Côte d'Or.

Quand il se fut restauré, il se remit en marche pour s'arrêter au bout d'une heure dans le premier village qu'il rencontra. C'était dans une pauvre petite auberge de ce village que Paule et ses enfants avaient soupé et passé la première nuit après leur départ des Bergères.

—Je suis en bon chemin, se dit Etienne.

Et il poursuivit sa route jusqu'à la nuit.

Il se trouvait dans une petite localité où il pensa qu'il ferait bien de se reposer quelques heures afin de mieux braver la fatigue du lendemain. Le jeune homme apprit que la jeune femme et les enfants dont il s'informait étaient arrivés dans ce village un matin vers onze heures sur la voiture d'un roulier. Les enfants étaient très fatigués, se plaignaient d'avoir mal à leurs petites jambes. Ils avaient mangé avec le roulier, qui avait payé pour eux, puis après s'être assez longtemps reposés, ils étaient partis.

Etienne soupa, se fit donner une chambre, se jeta tout habillé sur le lit, dormit d'un assez bon sommeil et, à deux heures du matin, il continuait sa route. A dix heures il s'arrêta à Saint-Gallais pour déjeuner; il avait laissé derrière lui plusieurs localités où l'on n'avait pu exactement le renseigner. Mais à Saint-Gallais, les renseignements furent tels qu'il pouvait les désirer. La comtesse et ses enfants y avaient couché dans une grange, sur une litière de paille. Il y avait de cela trois jours. Or, on était au huitième jour depuis que la comtesse avait quitté les Bergères. Etienne calcula qu'en moins d'un jour et demi il avait fait à peu près autant de chemin que la mère et ses enfants en cinq jours. Ils avaient assez bien marché les deux premiers jours; mais après, les enfants, brisés de fatigue, harassés, avaient dû se reposer bien souvent.

Et c'était dans de pareilles conditions que la malheureuse mère espérait pouvoir se rendre en Bourgogne!

Folie! folie!

—Maintenant, se dit Etienne, je n'ai plus besoin de courir, car en vingt-quatre heures, si je ne les rencontrais pas sur mon chemin, je pourrais bien être en avance sur eux de huit ou dix lieux. Je ne suis plus guère loin d'eux et, à moins qu'un malencontreux guignon ne s'en mêle, je les rejoindrai ce soir ou sûrement demain matin.

Le jeune homme déjeuna très vite, et après avoir payé sa dépense, comme il mettait son chapeau et prenait son bâton, de grandes clameurs arrivèrent à ses oreilles. Il s'élança hors de l'auberge.

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il à l'aubergiste qui fumait fort tranquillement sa pipe devant sa maison.

—Oh! rien, monsieur, rien, répondit l'homme, il n'y a pas de quoi s'émotionner, allez.

—Pourtant ces grands cris ne peuvent provenir que d'une panique, d'un affolement; on croirait qu'il y a un incendie.

—Oh! un incendie! S'il y avait le feu, monsieur, ce serait un bien autre tapage dans la commune. Le tambour des pompiers battrait le rappel et le maître d'école sonnerait l'alarme. Il s'agit d'un chien, une affreuse bête aux poils hérissés, laide, efflanquée, si maigre qu'elle n'a plus que la peau sur les os et que l'on poursuit pour la tuer.

—Ah!

—Cet animal rôde depuis ce matin dans les rues du village, et il a des allures singulières, suspectes, qui ne disent rien de bon; on voit positivement qu'il est enragé.

—Est-ce qu'il a mordu quelqu'un ou d'autres chiens?

—Non, Dieu merci, mais cela pourrait arriver et l'on ne fait jamais trop pour se garer d'un danger. Chez nous, monsieur, on a moins peur d'un loup affamé que d'un chien enragé.

—Je comprends cela très bien; mais puisque ce chien que l'on veut abattre n'a mordu personne, pas même un autre chien, il n'est nullement prouvé qu'il soit atteint de la rage.

L'aubergiste secoua la tête.

—Si, si, répliqua-t-il, il est malade, et j'ai été le premier à conseiller de lui faire la chasse. Imaginez-vous, monsieur, qu'il est entré chez nous comme une bombe et s'est mis à fureter partout, jusque dans les chambres, en faisant entendre des grognements étrangers pareils à des plaintes, à des gémissements. Je ne vous le cache pas, monsieur, j'ai eu peur, ma foi, bien que la vilaine bête n'eût point l'air de vouloir se jeter sur moi; bref, je ne suis parvenu à le chasser qu'en le menaçant de l'éventrer avec mon crochet à fumier.

—Ah! fit Etienne, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Il venait tout à coup de penser à Miro, et il se disait, saisi d'une subite inquiétude:

—Si c'était Miro!

A ce moment, dans la rue, plusieurs voix crièrent:

—Par ici, par ici! Le voilà, le voilà!

Presque aussitôt, le chien, qui s'était jeté à travers des jardins pour échapper à ceux qui le poursuivaient, déboucha d'une ruelle adjacente et apparut tout à coup aux yeux d'Etienne Denizot, mais dans quel pitoyable état! On voyait qu'il avait été roulé plusieurs fois dans la boue et la poussière, probablement par quelque énorme molosse de bas étage.

Le pauvre animal n'en pouvait plus; il y avait sur son maigre corps comme une buée produite par la sueur dont il était baigné; il était haletant, hors d'haleine, avait la langue pendante et la gueule pleine d'une écume sanguinolente et fangeuse; il allait de travers comme étourdi, et quand il passa devant Etienne il ne courait plus; on voyait, au contraire, qu'il chancelait comme prêt à tomber.

Et derrière lui accouraient, criant, vociférant, une vingtaine d'hommes armés de fourches de fer et de gourdins, et peut-être une trentaine de gamins tenant des pierres.

Le chien, à bout de forces, comprit qu'il ne pouvait plus essayer de se soustraire au sort qui lui était réservé. Comme le cerf aux abois que la meute a forcé, la pauvre bête alla s'acculer dans l'encoignure d'une grange, afin de faire face à ses ennemis et avec l'espoir peut-être qu'en le voyant si malheureux on lui ferait grâce.

Mais allez donc demander à une foule surexcitée, furieuse, qui souvent ne respecte pas la vie de l'homme, de se laisser apitoyer par un chien qui ne peut que par son attitude suppliante implorer miséricorde.

Les hommes et les gamins ne voyaient qu'une chose, c'est que la bête qu'ils voulaient détruire était à leur merci, et tous ensemble poussèrent des cris de triomphe.

Encore un instant, et le pauvre chien allait être percé de coups de fourches et lapidé au coin de la grange. Ferme encore sur ses pattes de devant, dressant la tête, voyant ce qui se passait, il attendit la mort. Hélas! parmi ces forcenés acharnés après lui, il cherchait vainement un défenseur.

Le défenseur n'était pas, ne pouvait pas être un de ses ennemis; mais il était là cependant, c'était Etienne.

Le jeune homme se précipita entre la victime et les bourreaux en s'écriant d'une voix impérieuse:

—Arrêtez! arrêtez!

Les fourches et les bâtons restèrent immobiles et un certain nombre de pierres, les plus grosses, tombèrent des mains.

Etienne, faisant face à la foule étonnée de l'obstacle qui se dressait devant elle; et couvrant le chien de son corps était superbe de force et d'énergie.

—Pourquoi voulez-vous tuer ce chien? demanda-t-il.

—Il est enragé!

—Vous vous trompez; vous voyez aussi bien que moi que cette pauvre bête n'a pas la rage et qu'elle n'est pas méchante.

—Si elle n'est pas enragée, elle peut le devenir.

—Certes, ce n'est pas votre faute, à vous tous qui la poursuivez depuis une heure, si elle ne l'est pas déjà.

—Vous prenez la défense de ce chien; mais voyez donc dans quel état il est!

—Il est fort sale, j'en conviens, mais probablement parce que d'autres chiens se sont jetés sur lui et l'ont traîné dans la boue.

—C'est vrai, dit un gamin, c'est le gros chien du boucher qui l'a battu et il ne s'est pas défendu.

—Vous voyez donc bien, reprit Etienne, que j'avais raison en vous disant que ce chien n'était pas méchant.

C'est possible; mais il est errant et la prudence exige que l'on abatte les chiens qui n'ont pas de maître.

—Mais, s'écria Etienne, vous ne pouvez pas dire que ce chien n'a pas de maître! Ne voyez-vous donc pas qu'il a un collier? D'ailleurs, s'il a perdu son maître ou si celui-ci l'a abandonné, je suis, moi, à partir de ce moment, son nouveau maître; je l'adopte et je vais l'emmener s'il ne refuse pas de me suivre.

Alors le jeune homme se tourna vers le chien, qui n'avait pas bougé de place et voyait très bien qu'il avait trouvé un protecteur.

—Viens, mon pauvre chien, viens, lui dit Etienne en avançant sa main.

L'animal se mit sur ses quatre pattes, fit trois pas en avant; puis, craintif encore, s'arrêta, s'assit et regarda son défenseur avec une telle expression de reconnaissance et de tristesse, qu'on croyait voir des larmes dans ses yeux.

—Viens, mon ami, allons, viens, dit encore Etienne.

Devenant plus hardi, le chien s'approcha et vint doucement poser sa tête dans la main ouverte du jeune homme.

Il y avait sur le collier comme un enduit de boue grasse; mais Etienne l'eut bientôt nettoyé, la plaque particulièrement.

Alors il put lire ces mots gravés dans le cuivre:

« *Mon nom est Miro.*

J'appartiens à Mme la comtesse de Verdraine.

Château de Verdraine,

(Isère).

Etienne poussa un cri de joie folle et aussitôt se prit à sangloter.

On l'avait entouré, et ces gens qui ne comprenaient pas, regardaient l'homme et le chien avec ahurissement. Et ils eurent sous les yeux ce spectacle touchant, inoubliable:

Un beau jeune homme, à genoux dans la poussière de la rue, tenant entre ses bras un chien malpropre, le serrant contre sa poitrine, l'embrassant et lui parlant comme à un être humain, à travers des larmes et des sanglots.

Et le chien, déjà familiarisé, rendait à l'homme toutes ses caresses.

Les spectateurs étaient tous vivement émus. Des femmes, qui s'étaient approchées, pleuraient à chaudes larmes.

On ne savait, de l'homme ou de l'animal, lequel était le plus intéressant, le plus admirable.

Ah! maintenant, on n'avait plus peur de l'affreuse bête errante. Les enfants venaient lui passer la main sur le dos.

—Oh! le bon toutou, le bon toutou! disaient-ils.

Il y avait là des femmes qui, malgré sa malpropreté, auraient voulu embrasser le bon chien comme l'embrassait le jeune homme inconnu.

Cependant Etienne se releva.

—Ah! messieurs, messieurs, dit-il, si vous aviez tué ce chien, vous auriez commis un crime!

—Mais vous le connaissez donc?

—Oui, je le connais.

Et Etienne se dirigea vers l'auberge.

Le chien suivit l'homme.

Pauvre Miro! Comme celui qui venait de lui sauver la vie et qu'il aimait déjà, il était sur la piste de sa maîtresse et de ses jeunes maîtres; mais, comme Etienne aussi, que de marches et de contremarches il avait dû faire avant d'arriver à cette bourgade de Saint-Gallais! Il n'avait pu prendre des informations, lui; il n'avait eu que son flair et son instinct pour le diriger.

Comment avait-il vécu pendant ces huit jours? Dieu seul le sait. Certes, il n'avait pas dû manger tous les jours ni bien dormir sur de la paille fraîche, son affreuse maigreur l'attestait.

Quand il s'était échappé des Bergères, il avait d'abord couru tout d'une traite jusqu'à Verdraine où il espérait retrouver la comtesse et les enfants. Il eut bientôt reconnu qu'il s'était trompé et il essaya de faire comprendre qu'il n'était pas venu au château avec l'intention d'y rester. Mais on avait refermé la porte qu'il s'était fait ouvrir et le gardien du château s'était donné le malin plaisir de le retenir prisonnier. Ce fut le jardinier qui, le lendemain matin, lui rendit la liberté.

Alors, il se rendit à Grenoble où il resta plus d'une heure devant la porte de l'hôtel de Verdraine. Il finit par acquérir la certitude que sa maîtresse et ses maîtres n'étaient pas plus à l'hôtel qu'au château. Toutefois, comme par acquit de conscience, il pénétra dans la maison dont il fut chassé à grands coups de balai par un valet brutal, mais qui ne savait certainement pas que ce chien qu'il battait était le célèbre Miro.

Le brave chien s'éloigna de la ville et reprit sa course dans la direction des Bergères. Il était nuit quand il s'arrêta à la porte de la ferme. Il n'aboya point pour annoncer qu'il était là et ne gratta pas à la porte. Il tendit les oreilles et à plusieurs reprises il huma l'air venant du jardin et du pavillon. Après cela, il fit trois ou quatre fois le tour des bâtiments, puis il poussa un long gémissement que la vieille Marianne entendit et s'élança dans l'obscurité.

Depuis ce moment, qu'avait fait Miro? Où était-il allé? Hélas! il avait vainement cherché ses maîtres, et nous ne saurions dire si c'était seulement à Saint-Gallais, dans l'auberge du sieur Perdonnet, que grâce à son flair, à ce merveilleux odorat du chien, il avait découvert la trace du passage de la comtesse et de ses enfants.

Cependant Etienne et Miro étaient entrés dans l'auberge.

—Madame, dit le jeune homme à la femme de l'aubergiste, veuillez, je vous prie, donner à manger à ce pauvre chien.

—Qu'est-ce qu'il aime?

—Ça, madame, je n'en sais rien.

—Faut-il lui donner de la viande?

—Ce que vous voudrez, madame, pourvu que ce soit bon.

Mme Perdonnet mit devant Miro un os de gigot encore bien garni de viande.

Le chien flaira le morceau, puis regarda Etienne ayant l'air de lui dire:

—Ce n'est pas ça que je veux.

—Savez-vous où il a demeuré? demanda la femme.

—En plusieurs endroits, mais en dernier lieu dans une ferme.

—Oh! alors, monsieur, vous allez voir.

Mme Perdonnet ouvrit la grande armoire où elle mettait son lait, choisit une terrine dont elle enleva la crème, et donna le lait caillé à Miro, qui ne se fit point prier pour mettre le nez et la langue dans la terrine. Et il eut vite fait de la vider. Il témoigna sa satisfaction en se léchant les lèvres, tout en regardant la dame Perdonnet d'une certaine façon.

Elle comprit et s'empressa de donner une seconde terrine à Miro. Elle fut aussi lestement avalée que la première. Mais Miro, qui était fort sobre et ne voulait pas donner de lui une mauvaise opinion en se montrant gourmand, déclara que c'était assez en ne demandant plus rien.

—Maintenant, dit Etienne, je m'en vais lui faire sa toilette.

—Ah! par exemple, la pauvre bête en a grand besoin. L'a-t-il assez roulé dans l'ordure, le gros Tom du boucher!

—Heureusement, je ne vois pas qu'il ait été mordu.

—Comme tous les chiens énormes et très forts, Tom ne mord que s'il a été mordu lui-même.

Où vais-je pouvoir procéder à mon lavage?

—Dans la cour derrière, près de la pompe; vous trouverez tout ce qu'il vous faut: un baquet, une brosse de chiendent, une éponge, du savon noir.

Il fallut passer un grand quart d'heure à la toilette de Miro qui, disons-le, se laissa faire sans essayer de regimber, mais employait même tous les moyens à son usage pour exprimer combien il était reconnaissant à son nouvel ami de tout ce qu'il faisait pour lui.

Quand il fut bien décrotté, bien épongé, n'eût été sa maigreur, on aurait pu s'écrier:

—Oh! voilà un joli chien!

De fait, bien qu'il gardât son air triste et langoureux, Miro semblait rajeuni de plusieurs années.

—Pauvre Miro, se disait Etienne, il pense à ceux que lui et moi cherchons.

Et comme si dans les yeux du jeune homme il eût deviné sa pensée, Miro laissa échapper un long soupir.

—Va, mon brave chien, dit Etienne, va, je te le promets, nous les retrouverons, et bientôt.

Tous deux étaient revenus dans la salle de l'auberge et Miro par ses caresses, en se frottant contre elle,—il l'osait maintenant qu'il était propre,—remerciait aussi Mme Perdonnet, qui, d'ailleurs, paraissait très flattée d'être ainsi prise en amitié.

Bien qu'il eût hâte de se remettre en route, Etienne voulut donner à Miro tout le temps de se bien sécher et bien reposer.

Le chien s'était allongé sur une natte de jonc, au soleil, et Mme Perdonnet lui ayant de nouveau présenté l'os de gigot, il ne fit plus le dédaigneux et se mit à mordre à belles dents. Et quand il n'y eut plus que l'os, qui était lui-même fortement rongé, Miro se dressa sur ses quatre pattes, redevenues solides, et, par ses mouvements, indiqua à Etienne qu'il voulait partir.

—Mais nous ne nous quittons plus, lui dit le jeune homme, nous allons voyager ensemble.

Etienne, qui s'était levé, prit son bâton. Alors Miro, aboyant, fit des bonds prodigieux autour de son ami; il lui mettait ses pattes sur la poitrine, lui léchait les mains, le tirait par sa blouse.

—Au revoir, madame, dit Etienne.

—Au revoir, monsieur; tâchez de repasser bientôt par chez nous.

—Oui madame.

Miro était déjà dans la rue, attendant.

Vingt minutes plus tard, Etienne et Miro étaient déjà loin de Saint-Gallais.

L'homme et le chien marchaient à côté l'un de l'autre, ayant la même espérance. De temps à autre, le jeune homme caressait de la main la tête ou le dos de Miro, et celui-ci, sensible à ces marques d'affection, regardait son nouvel ami avec ses grands yeux intelligents où éclatait sa bonté et se pressait contre sa jambe, ayant l'air de lui dire:

"Depuis que je suis avec toi, je me trouve moins malheureux."

Etienne, lui aussi, se sentait heureux d'avoir maintenant Miro pour compagnon. C'était un ami que la Providence lui avait envoyé et qui allait être pour lui un auxiliaire précieux. A chaque instant il adressait à Miro une douce parole. Voyant que le chien l'écoutait et avait l'air de le comprendre, il en vint à lui parler comme s'il eût été un être humain.

—Mon brave Miro, lui dit-il, je ne t'avais jamais vu et cependant je te connaissais depuis longtemps déjà; va, tu es bien le bon et beau Miro que je m'étais figuré, et quand je me suis jeté entre toi et ceux qui voulaient te tuer, il m'a semblé qu'une voix mystérieuse me criait: C'est lui! c'est Miro!

Il y a à peine deux heures que nous nous sommes rencontrés; eh bien! je t'aime déjà comme un vieil ami; c'est que, vois-tu, je peux bien te le dire à toi, tout ce que la comtesse Paule aime, je l'aime aussi, moi!

Ah! Miro, tu l'aimes bien, ta bonne maîtresse! Tu m'aimeras aussi, n'est-ce pas, mon cher Miro? Et Georges et Edouard, tes petits maîtres....

En entendant prononcer ces deux noms, qui avaient tant de fois résonné à ses oreilles, le chien s'arrêta court, dressa haut la tête et regarda de tous les côtés.

—Ah! ah! continua le jeune homme, tu n'as pas oublié le nom de Georges et celui d'Edouard; tu les aimes bien aussi, tes jeunes maîtres! Il te semble que je viens de les appeler et qu'ils vont accourir, tu les cherches du regard.... Hélas! Miro, ils ne sont pas là. Mais nous les retrouverons tous les trois.

Alors, tu seras content, heureux! Que de caresses tu leur feras! Que de baisers ils te donneront!.... Miro, Miro, je serai bien heureux aussi, va. Quand nous les aurons rejointe et ce sera bientôt, tu verras, nous partirons tout de suite pour St-Amand. Là, Miro, tu ne seras plus dans un château, mais tu n'en seras pas moins aimé et choyé de tout le monde et l'on te fera une belle vieillesse.

Crois-moi, mon brave Miro, il n'y a pas que des mauvais jours dans la vie. Dieu est bon et il est juste; à ceux qui ont beaucoup souffert sans l'avoir mérité, il réserve une récompense. Mais s'il en était autrement, à quoi donc servirait la patience, la confiance en la Providence? à quoi donc servirait d'être honnête, de n'avoir jamais fait de mal à personne? A quoi donc servirait à un bon chien comme toi d'avoir été constamment fidèle et dévoué?

Miro, je te le dis, le malheur, si aveugle qu'il soit, n'écrase pas toujours les mêmes; il se lassera d'accabler une pauvre mère et ses deux enfants et il ira porter ses coups ailleurs; c'est à ceux qui ont été malheureux que la tranquillité et le bonheur sont dus.

Et comme si Miro eût compris le discours pathétique de son nouvel ami, il se mit à faire entendre ces petits cris du chien qui exprime sa satisfaction ou témoigne de sa joie de revoir son maître après une absence.

Vers cinq heures de l'après-midi, Etienne et son compagnon arrivèrent en vue de la commune de Charnay.

Soudain, Miro devint agité; il y avait dans son allure, dans ses mouvements comme de l'impatience; il courait en avant, s'arrêtait brusquement au milieu de la route, dressait sa tête intelligente et, le nez en l'air, semblait respirer des odeurs que l'odorat d'Etienne ne pouvait saisir. Miro revenait sur ses pas, courant toujours, sautait autour du jeune homme en aboyant, puis il le regardait, les yeux pétillants, ayant l'air de lui dire:

—Viens donc, viens donc, dépêchons-nous!

Le chien répéta quatre ou cinq fois ce même manège.

—Décidément, se dit Etienne, il sent quelque chose; la comtesse Paule et ses enfants seraient-ils arrêtés dans ce village où nous allons arriver?

Et répondant aux instances de Miro, il pressa le pas.

A environ trois cents mètres du village, un cantonnier était occupé à nettoyer les berges de la route; ce cantonnier était le brave homme qui avait recueilli Georges et Edouard.

Etienne s'arrêta devant lui et lui demanda comment s'appelait le village, vers lequel il se dirigeait.

—C'est Charnay, monsieur, répondit le cantonnier.

Le jeune homme remercia et reprit sa marche rapide, mais ne pouvant suivre Miro que de loin. Le chien était toujours à cinquante pas de distance.

Enfin, Etienne arriva à l'entrée du village. Le chien s'était arrêté comme pour attendre son compagnon.

Ainsi qu'il le faisait toujours, le jeune homme se disposait à entrer dans une des premières maisons pour demander des renseignements, lorsque les cris d'un enfant qui pleurait arrivèrent à ses oreilles, et il entendit ces paroles du pleureur:

—Maman, maman, je veux voir maman!

Etienne ne pouvait voir l'enfant, qui était dans une chaumière plus éloignée, et dont la porte devait être ouverte; répondant aux cris du petit désolé, il entendit Miro donner de la voix, puis aussitôt il le vit bondir et se précipiter comme une bombe dans l'intérieur de la maison.

—Oh! fit-il, en appuyant fortement sa main sur son cœur, qui battait à se briser.

Mais la joie éclatait dans ses yeux, rayonnait sur son front.

Il laissa échapper un long soupir de soulagement, s'élança en avant, et fut bientôt sur le seuil de la chambre où il s'arrêta.

VII

LES ENFANTS RETROUVÉS.

La soudaine apparition du chien dans la maison avait causé un instant de terreur à quatre personnes qui se trouvaient là, un homme, deux femmes et une jeune fille. Mais la terreur avait vite fait place à la surprise, quand au lieu de mordre, on vit le chien faire entendre des cris de joie, lécher les mains et le visage de Georges et d'Edouard.

Celui-ci avait subitement cessé de pleurer, et s'était mis, comme son frère, à pousser de joyeuses exclamations.

Les spectateurs de cette scène inattendue se regardaient stupéfaits, ayant l'air de se demander:

—Qu'est ce que cela signifie?

Les enfants rendaient au chien ses caresses. Il n'y avait pas à en douter, ils se connaissaient. Le chien retrouvait les deux enfants avec lesquels il avait l'habitude de jouer, et qui étaient probablement ses jeunes maîtres.

—Ce chien a un collier, la pauvre bête nous apporte sans doute, sans le savoir, un précieux renseignement, dit le maire de Charnay, car c'étaient lui et sa femme qui se trouvaient avec la femme et la fille du cantonnier.

Ils étaient venus voir les deux enfants, toujours inconsolables.

Le maire, pour examiner le collier, s'approchait du chien qui, en signe de joie, se roulait maintenant aux pieds des enfants, les quatre pattes en l'air, lorsqu'il recula saisi d'un nouvel étonnement à la vue d'Etienne paraissant dans l'encadrement de la porte.

Bien que la pièce fut parfaitement éclairée, le jeune homme n'aperçut d'abord que le chien couché sur le sol et les petits garçons à genoux, entourant de leurs petits bras le corps de leur vieil ami.

—Georges, Edouard, chers petits! cria-t-il.

Et il entra.

Les deux enfants tressaillirent, levèrent brusquement la tête et regardèrent avec de grands yeux étonnés ce jeune homme inconnu qui venait de les appeler chers petits, comme leur mère.

Etienne les prit tous deux dans ses bras, et les couvrit de baisers délirants, en les pressant contre sa large poitrine haletante.

Le chien s'était relevé et prodiguait en même temps aux enfants et à Etienne de nouvelles caresses.

Cependant le jeune homme, en cherchant vainement des yeux la comtesse Paule, avait vu le maire et les trois femmes groupés dans un coin de la chambre.

Laissant les enfants et Miro tout à leur joie, il se redressa, et, faisant un pas vers le groupe:

—Mesdames, et vous, monsieur, je vous prie de m'excuser d'avoir un instant oublié votre présence; mais dans ma joie de retrouver ces deux enfants, je n'ai pu me défendre contre l'entraînement de mon cœur; je ne pouvais pas attendre pour les embrasser.

—Vous n'avez pas à vous excuser, monsieur, répondit le maire, votre action a été toute simple et toute naturelle. Ainsi, monsieur, vous connaissez ces enfants et vous les cherchiez?

—Oui, je les connais; oui, je les cherchais depuis plusieurs jours. Mais leur mère, monsieur, leur mère, que je ne vois pas ici près d'eux?

Le magistrat municipal resta silencieux et les trois femmes baissèrent tristement la tête.

—Morte! exclama Etienne d'une voix rauque et en devenant affreusement pâle.

Le maire lui prit la main et dit vivement:

—Rassurez-vous, monsieur; nous ne pouvons rien vous apprendre concernant la mère de ces pauvres petits, mais nous croyons fermement qu'elle n'est pas morte.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine d'Etienne.

—Maintenant, monsieur, en ma qualité de ma[illegible] mettez-vous de vous adresser quelques questions?

—C'est votre droit, et je suis prêt à vous répondre.

—C'est plus mon devoir que mon droit, monsieur, répliqua le maire; c'est mon devoir parce que ces enfants, trouvés sur la route, ont été amenés dans ma commune; parce qu'ils me sont confiés et que je m'intéresse à eux. Monsieur, est-ce que vous êtes leur père?

—Non, monsieur.

—Un parent?

—Pas même un parent, monsieur; je suis un ami de la famille de leur mère. Je me nomme Etienne Denizot; je suis premier adjoint au maire de la commune de Saint-Amand-les-Vignes, un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Beaune. Si vous avez quelque doute sur la sincérité de ma parole, j'ai sur moi des papiers qui vous prouveront que je ne mens point.

Et Etienne porta la main à la poche de sa vareuse pour prendre son portefeuille.

Le maire l'arrêta en lui saisissant le bras.

—Monsieur l'adjoint, dit-il, avec un accent de reproche et comme blessé, je n'ai pas besoin de voir vos papiers, je vous crois, je vous crois!

—C'est que dès maintenant, monsieur le maire, je réclame ces enfants, et vous ne pouvez pas....

—Attendez, monsieur Denizot.... Assurément je ne laisserais pas emmener ces pauvres petits par le premier venu qui viendrait me dire simplement: "Je les réclame"; mais vous êtes un ami de la famille de leur mère et ce chien, qui les a reconnus, me confirme pleinement vos paroles. Il est à vous, ce chien?

—Non, monsieur, non, il n'est pas à moi; ces deux enfants sont ses maîtres. Depuis plusieurs jours il était comme moi à la recherche de la mère et des enfants, ses maîtres, et ce matin, grâce au hasard ou à la Providence, monsieur le maire, nous nous sommes rencontrés au bourg de Saint-Gallais.

—Tout cela est bien extraordinaire, dit le maire; mais, je vous le répète, monsieur, je vous crois. Il n'y a pas d'indiscrétion, je pense, à vous demander qui sont ces enfants?

—Comment, monsieur le maire, vous ne le savez pas?

—Ils n'avaient sur eux aucun papier, aucun objet pouvant servir à établir leur identité; ils sont ici deux inconnus.

—Je suis étrangement surpris... Quoi! Georges, qui est doué d'une intelligence aussi rare que précoce n'a pas su vous dire le nom de son père?

—Quand je l'ai questionné, voulant savoir d'où il venait et de qui lui et son frère étaient les enfants, il n'a pu que me répondre vaguement qu'ils venaient de très loin, d'un village, que leur père avait été riche et qu'il était mort.

—Leur père existe toujours, monsieur le maire, mais comme il les a abandonnés ainsi que leur mère, il est possible que celle-ci leur ait fait croire qu'il était mort.

Depuis un instant, Georges avait cessé de s'occuper de Miro, et s'était approché d'Etienne et écoutait.

—Voyons, mon cher petit Georges, dit le jeune homme, est-ce que vraiment, tu ne sais pas comment s'appelle ton père?

L'enfant regarda fixement celui qui l'interrogeait, ayant comme un sourire sur les lèvres, mais resta silencieux.

—Monsieur le maire, reprit Etienne, Georges ne veut pas répondre, j'en suis convaincu; mais pourquoi? .... Vous désirez savoir qui sont ces enfants, je vais vous le dire. Eux et leur mère sont poursuivis par une implacable fatalité; le malheur les a frappés aussi injustement que cruellement; ces deux pauvres petits, monsieur le maire, sont les enfants du comte et de la comtesse de Verdraine, un nom autrefois honoré dans le Dauphiné, et hélas! aujourd'hui trop connu dans le département de l'Isère!

—Que dites-vous, monsieur, exclama le maire, est-ce possible?

—Ah! monsieur le maire, ce n'est que trop vrai, répondit le jeune homme d'un ton douloureux.

Il alla prendre le chien par son collier, l'amena devant le chef de la commune et dit:

—Lisez, monsieur le maire, lisez avec moi les mots gravés sur la plaque de ce collier: "Mon nom est Miro, j'appartiens à Mme la comtesse de Verdraine."

—Miro! Miro! s'écrièrent en même temps le maire et sa femme.

—Ah! fit Etienne, le nom de Miro vous est connu; eh bien, oui, le voilà ce chien devenu célèbre, qui a livré à la justice l'assassin de la fille de ses maîtres, la petite Isabelle de Verdraine.

Les trois femmes, qui avaient été si fort effrayées lorsque Miro était entré dans la maison, étaient maintenant en admiration devant lui.

Tout à coup les deux mains de Georges saisirent le bras d'Etienne.

—Que veux-tu, mon ami? demanda le jeune homme.

—Monsieur, répondit l'enfant, il ne fallait pas dire le nom de papa.

Les deux hommes échangèrent un regard rapide. Etienne reprit:

Pourquoi donc, mon cher petit Georges, ne fallait-il pas dire le nom de ton papa?

—Maman ne voulait pas.

—Ainsi, mon ami, c'est parce que ta maman ne voulait pas que tu n'as pas dit à M. le maire d'où vous veniez et comment s'appelait ton père?

—Oui.

—Mais pourquoi ne voulait-elle pas, ta maman?

—Je ne sais pas; c'était peut-être parce que maintenant nous sommes pauvres et que nous allions par les chemins à pied comme des mendiants.

—Oh! fit Etienne, la gorge affreusement serrée.

L'enfant continua:

—Maman était bien malheureuse et elle pleurait plus encore qu'Edouard qui avait mal aux jambes et les pieds enflés. A moi elle disait: "Georges, mon chéri, il ne faut pas que l'on sache que je suis la comtesse de Verdraine et que le comte de Verdraine est votre père; si quelqu'un nous demande qui nous sommes, nous ne le dirons pas, nous répondrons seulement que nous avons été riches, que votre père nous a abandonnés et qu'il est mort.

En achevant de parler, l'enfant se mit à pleurer.

Le maire avait de la peine à maîtriser son émotion.

Les deux femmes et la jeune fille sanglotaient.

Quant à Etienne, il avait un sanglot noué dans la gorge et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

—Ah! je comprends, maintenant, je comprends, dit-il....Ah! pauvre mère! pauvre femme!

—Oui, répéta le maire, pauvre femme! pauvre mère!

Il continua:

—Nous ne sommes pas ici assez loin de Grenoble pour ignorer les scandales que la conduite du comte de Verdraine y a causés, pour ne pas connaître au moins en partie les malheurs successifs qui sont venus fondre sur la comtesse de Verdraine. Nous savons l'abandon de la malheureuse mère et de ses pauvres enfants; nous savons que les propriétés du comte ont été récemment vendues par autorité de justice.

Ainsi, monsieur, ainsi la comtesse de Verdraine, chassée probablement de son dernier asile, s'est vue, presque sans argent, condamnée à errer sur les chemins avec ses enfants!

—Hélas! oui, monsieur le maire; la malheureuse avait pris la résolution désespérée de se rendre à pied dans la Côte-d'Or où elle née, où elle a encore son père, sa mère et son aïeul. Un pareil voyage avec deux enfants si jeunes, c'était folie; mais je devine dans quel état d'égarement devait se trouver la pauvre mère.

—Oh! oui, c'était folie, et je crois comme vous à un égarement de la raison; cependant, elle avait assez le sentiment de sa situation déplorable pour ne pas vouloir se faire connaître, et cela, sans doute, par respect pour le nom de Verdraine....

—Telle est ma pensée, monsieur. J'ai été envoyé dans l'Isère par les parents de la comtesse, avec mission de la ramener à Saint-Amand-les-Vignes. Malheureusement je suis arrivé trop tard. Elle était partie dans la nuit même du jour où je me suis présenté à la ferme des Bergères, où elle demeurait depuis plus d'un an. Je me suis immédiatement mis à sa recherche, sachant qu'elle voyageait à pied; mais, ignorant le chemin qu'elle avait pris, j'ai dû chercher inutilement pendant plusieurs jours avant de me trouver enfin sur ses traces.

Miro aussi, qui voulait la rejoindre, l'a inutilement cherchée; mais, ainsi que moi, il avait découvert sa piste, puisque, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, nous nous sommes rencontrés ce matin à Saint-Gallais.

Maintenant, monsieur le maire, continua le jeune homme, je vous en prie, apprenez-moi par suite de quel nouveau malheur la mère a été séparée de ses enfants et comment ces pauvres petits ont été amenés dans votre commune.

Le maire fit alors le récit qui lui était demandé, mettant Etienne au courant des faits connus de nos lecteurs.

Le jeune homme écouta avec la plus grande attention et aussi avec une horrible anxiété.

—C'est encore et toujours la fatalité! prononça-t-il d'une voix oppressée, quand le maire eut cessé de parler.

Après un moment de silence il reprit:

—Ainsi, toutes vos recherches ont été vaines; pourtant si la malheureuse était morte, on aurait retrouvé son cadavre?

—Sans aucun doute; aussi ai-je la conviction qu'elle existe.

—Mais sa disparition reste inexplicable?

—Oui, jusqu'à présent. Cependant, de même que les enfants ont été trouvés sur la route et recueillis par le cantonnier, de même la mère a pu être rencontrée et emmenée par une ou plusieurs personnes inconnues encore.

—Cela se saurait, monsieur le maire, oui cela se saurait déjà, après toutes les recherches que vous avez faites.

—Attendez, monsieur Denizot; ce matin, à la première heure, on est venu m'apprendre que dans la nuit où le cantonnier a trouvé les enfants, et probablement une ou deux heures plus tard, une troupe de saltimbanques étaient passée sur la route, se dirigeant vers la Bourgogne. Ces saltimbanques avaient quatre ou cinq voitures, dont deux ou trois renfermaient les bêtes d'une ménagerie; ils ont encore avec eux, paraît-il, un éléphant, un chameau et plusieurs chiens.

Eh bien! ne pouvons-nous pas supposer, et avec raison, que les saltimbanques ont rencontré la comtesse de Verdraine épuisée, à bout de forces, mourante, peut-être incapable de parler, de se faire comprendre, et que, par compassion, par pitié, ils l'ont mise dans une de leurs voitures?

—Oh! cela est, monsieur le maire, s'écria Etienne; oui, oui, voilà ce qui est arrivé!

—Je l'ai si bien pensé, monsieur Denizot, que tout de suite j'ai écrit à notre capitaine de gendarmerie afin que des ordres fussent donnés aux brigades de gendarmerie de notre arrondissement et des arrondissements voisins pour que les saltimbanques soient retrouvés, ce qui ne sera nullement difficile, et interrogés.

Seulement depuis trois jours, ils ont ne fait du chemin. Ces gens-là, quand ils s'arrêtent pas dans une ville pour donner des représentations, marchent constamment, aussi bien la nuit que le jour, ne perdant que le temps strictement nécessaire au repos forcé de leurs bêtes. Quant à eux, leurs voitures sont des maisons ambulantes où ils font leur cuisine, où ils mangent, où ils dorment.

Or, en admettant que les brigades de gendarmerie puissent être prévenues aujourd'hui et demain, je ne puis espérer savoir quelque chose avant trois ou quatre jours.

Mais grâce à vous, monsieur, la situation n'est plus la même, ce qui était mystérieux ne l'est plus et je n'ai plus à agir pour les mêmes motifs. En effet, ce qui me préoccupait, c'était de savoir qui étaient ces enfants, je le sais maintenant. Voilà qui est bien, mais ce sera mieux encore quand nous saurons ce qu'est devenue leur mère.

—Vos paroles m'ont un peu tranquillisé, monsieur le maire; oui, je me sens beaucoup moins inquiet. Les indications qui vous ont été données sont assez précises pour que nous puissions espérer retrouver sous peu de jours la comtesse de Verdraine.

—Est-ce que vous allez vous mettre à sa recherche?

—Non, répondit Etienne en ébauchant un sourire, je serais moins habile à cela que messieurs les gendarmes, qui se transmettent les ordres donnés de brigade en brigade.

—Puis-je vous demander ce que vous allez faire?

—Certainement, monsieur le maire. Quelle est la gare la plus proche de Charnay?

—C'est celle de Cessieu, sur la ligne de Grenoble à Lyon; mais nous avons tous les jours une voiture publique qui va à Bourgoin et quand je vais à Lyon ou à Grenoble, c'est à Bourgoin que je prends le train.

—A quelle heure part cette voiture publique?

—Elle ne part pas de Charnay, elle y passe et s'y arrête un instant tous les matins avant neuf heures.

—Oh! alors, elle ne fait pas mon affaire, car je ne veux pas attendre à demain. Est-ce que je ne trouverai pas ici un brave homme ayant une voiture convenable et un bon cheval, qui, en le payant bien, consentira à me conduire ou à Cessieu ou à Bourgoin?

—Nous avons cela à Charnay, monsieur, répondit le maire en souriant, et dès à présent le cheval et la voiture sont à votre disposition; seulement, comme l'un et l'autre sont à moi, nous n'avons pas à nous entendre sur le prix.

—Oh! monsieur....

—Vous ne pouvez me refuser ce témoignage de sympathie.

—J'accepte, monsieur le maire, avec reconnaissance.

—C'est mon domestique qui vous conduira à Bourgoin; à l'heure où vous voudrez partir, il sera prêt.

—Je ne partirai pas seul, monsieur, car je pense que vous ne vous opposerez pas à ce que j'emmène ces pauvres enfants.

—Vous voulez les emmener à Saint-Amand-les-Vignes?

—Oui, monsieur le maire, chez leur grand-père et leur grand'mère, et Miro accompagnera ses jeunes maîtres.

—C'est bien, monsieur Denizot, nous vous confions ces chers petits.

—Aussitôt arrivé à Saint-Amand, monsieur le maire, j'aurai l'honneur de vous écrire, et si vous-même vous appreniez quelque chose....

—Je vous promets de vous en informer immédiatement.

—Oh! si vous ne saviez rien encore après-demain, il serait inutile de m'écrire, car votre lettre ne me trouverait plus à Saint Amand. Mon intention est de revenir à Charnay, et c'est d'ici, après vous avoir vu, monsieur le maire, que je reprendrai mes recherches.

—Je serai enchanté de vous revoir, mon jeune ami, il faut espérer qu'à votre retour à Charnay je pourrai vous dire où vous trouverez la comtesse de Verdraine. En attendant, vous nous ferez l'amitié, à ma femme et à moi, d'accepter le souper que nous vous offrons. A notre table, Georges et Edouard feront plus ample connaissance avec vous. Enfin l'heure de votre départ arrivée, vous n'aurez qu'à sortir de la salle à manger pour monter en voiture.

A des paroles aussi affectueuses, le jeune homme ne pouvait répondre qu'en acceptant l'hospitalité qui lui était si cordialement offerte; c'est ce qu'il fit.

Il remercia vivement la femme et la fille du cantonnier, leur promit de les revoir lorsqu'il reviendrait à Charnay, leur dit que l'argent trouvé dans le sac de voyage de la comtesse était pour elles et que cette petite somme leur serait remise par le maire.

La femme du maire prit Edouard dans ses bras, son mari et Etienne donnèrent la main à Georges, et nos personnages sortirent de la maison du cantonnier ayant pour escorte Miro, qui par ses regards, ses bonds, ses jappements, manifestait son allégresse.

Peut-être était-il surpris de ne pas voir sa maîtresse, mais cela ne paraissait nullement l'inquiéter.

On a voulu prouver maintes fois que le chien a la faculté de réfléchir; réfléchit-il réellement? Ceux qui aiment les chiens et les ont beaucoup observés répondront oui sans hésiter; d'autres diront non; car si le chien a la réflexion, il faut aussi lui accorder la pensée.

Dans tous les cas, on ne peut nier qu'il soit intelligent et que son instinct si développé n'ait quelque ressemblance avec la raison.

Qui sait si quelque chose ne lui avait pas dit à Miro:

"Maintenant que tu as retrouvé tes jeunes maîtres, sois sans inquiétude, tu retrouveras aussi ta maîtresse!"

VIII

UNE VIEILLE CONNAISSANCE.

Qu'était donc devenue la comtesse Paule?

Comment avait-elle disparu?

Pour répondre à ces deux questions, disons tout de suite que ce que le maire de Charnay avait supposé était la vérité.

Et maintenant nous allons raconter ce qui s'était passé.

Il pouvait être dix heures et demie; les éclairs incendiaient le ciel, la foudre grondait, la pluie tombait à verse. Dans le bois, sous le châtaignier, la comtesse de Verdraine dormait toujours, plongée dans ce sommeil profond, étrange, dont ses enfants n'avaient pu la faire sortir, sommeil qui n'était pas sans analogie avec la léthargie.

Cependant, après avoir été d'abord garantie de la pluie par l'épais feuillage de l'arbre, l'eau finit par traverser l'abri de verdure en dégouttant des feuilles secouées par le vent; elle tombait sur la dormeuse comme versée par un arrosoir.

Alors la comtesse se réveilla, mouillée partout, trempée, ruisselante. Elle ouvrit les yeux, regarda et ne vit rien dans l'obscurité profonde. A ses oreilles n'arriva que le bruit du vent soufflant dans les arbres et le craquement des branches.

—Mon Dieu! où suis-je, mais où suis-je donc! murmura-t-elle.

Péniblement elle se dressa debout et immobile, les deux mains appuyées sur son front, elle chercha à ressaisir sa pensée, à reprendre ses esprits; cela dura quelques instants. Tout à coup la mémoire lui revint et elle poussa un cri terrible. Elle se rappelait qu'elle et ses enfants étaient entrés dans le bois pour se reposer, que tous trois s'étaient couchés et qu'elle s'était endormie, sans doute sous cet arbre au pied duquel elle se trouvait, le dos appuyé au tronc.

—Georges, Edouard, mes enfants, où êtes-vous! cria-t-elle.

Ne recevant pas de réponse, elle se sentit frissonner.

Mais ses enfants devaient être près d'elle, endormis sans doute.

Elle se courba, et, des pieds et des mains elle chercha à tâtons. Rien. Alors elle se redressa saisie d'épouvante et poussa un second cri d'angoisse plus terrible, plus effrayant que le premier.

De toutes les forces qu'elle avait encore, elle se mit à appeler:

—Georges! Edouard! Mes enfants! mes chers petits!

Après chaque appel elle tendait l'oreille, écoutant. Mais rien ne lui répondit, rien que le sifflement lugubre du vent et au loin un bruit sourd pareil à un hurlement formidable. C'était encore le vent.

—Mon Dieu! mon Dieu! où sont mes enfants! gémit-elle.

Elle appela encore. Mais ce furent toujours les mêmes bruits du bois qui répondirent à sa voix.

Eperdue, folle de douleur et de désespoir, ne sachant ce qu'elle pouvait avoir à redouter pour ses enfants, elle se mit à courir à travers le bois, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, se heurtant aux arbres, se déchirant aux branches, tombant, se relevant et ne cessant pas d'appeler:

—Georges, Edouard! Georges, Edouard!

Et elle allait sous la pluie, glissant dans la boue, marchant en zig-zag, se traînant et s'égarant, se perdant dans la nuit comme s'étaient égarés et perdus ses enfants.

Ce n'était plus que d'une voix faible, mourante qu'elle appelait encore à de longs intervalles:

—Georges! Edouard!

Elle arriva sur la lisière du bois, eut encore assez de force pour gravir un talus peu élevé et se trouva sur la route; mais cette route n'était pas celle où le cantonnier avait trouvé les enfants.

La pluie ne tombait plus, l'orage s'était éloigné, il n'y avait plus que de rares éclairs et c'était au loin que le tonnerre grondait encore. Les nuages passaient rapides et de timides étoiles apparaissaient dans quelques éclaircies du ciel.

Paule était toute grelottante, glacée jusque dans les veines; elle ne pouvait plus articuler un mot, ni seulement faire sortir un son de sa gorge desséchée; elle respirait à peine, et son cœur n'avait plus que de faibles battements. Elle fit encore quelques pas, les jambes chancelantes, ayant dans la tête comme un grand vide, n'ayant plus conscience de rien, puis tout à coup s'abattit comme une masse et resta étendue tout de son long, sans mouvement.

Combien de temps resta-t-elle ainsi? Nous ne saurions le dire.

Le ciel s'était complètement éclairci; sur toute l'étendue de l'immense coupole, les étoiles brillaient. La fureur des éléments s'était apaisée, le calme succédait à l'ouragan.

Il n'était pas encore une heure du matin.

Les pas lourds de plusieurs chevaux, un bruit de roues et de voitures cahotées, une forte sonnerie de clochettes et de grelots se fit entendre soudain sur la route qui, jusqu'à ce moment, avait été déserte.

Qui venait? Qui s'avançait vers l'endroit où la malheureuse comtesse était tombée évanouie? Des saltimbanques, les saltimbanques dont le passage avait été signalé au maire de Charnay.

Ils avaient cinq voitures. C'était un convoi. Deux voitures très longues, traînées chacune par deux forts chevaux et bien fermées, portaient de... cages de fer dans lesquelles étaient [illegible] lions, des tigres, des ours, une hyène, un jaguar, des chacals, [illegible] etc. Il y avait jusqu'à un serpent et d'énormes lézards d'[illegible]. C'était une ménagerie augmentée [illegible] quatre superbes chiens de [illegible] sur la route [illegible] avant du c[illegible] précéd[illegible] les voitures [illegible] quand [illegible] magnifique... phant [illegible] un chameau. L'éléphant [illegible]

[illegible] contenait le matériel du [illegible] tente et les charpentes pour [illegible]

[illegible] et la cinquième voitures, [illegible] entre elles, au ro[illegible] par une passerelle [illegible] étaient occupées par les saltimbanques. Des deux [illegible] [illegible] que deux [illegible] une belle jeune fille de [illegible] cuisinière, toutes [illegible] aussi de soigner le linge, de le [illegible] raccommoder [illegible] bine meublée d'un [illegible] plus une malle [illegible]

La moitié de [illegible] même temps une cuisine et [illegible] manger; une cuisine par[illegible] un fourneau, une [illegible] buffet, [illegible] ustensiles pour fricot[illegible] de laquelle on pouvait s'asseoir huit asse[illegible]

La troupe se composait en effet de huit personnes, et c'était dans cette cuisine-salle à manger que les saltimbanques prenaient leurs repas en commun, nous pourrions dire en famille, car cette petite troupe tout [illegible] d'accord, s'entendait [illegible] Ainsi la [illegible] Et [illegible] de ses [illegible] pour [illegible] les nommait [illegible] ayant [illegible] ment.

La dernière voiture [illegible] hommes était divisée en cinq cabines [illegible] cune un lit, pas très large, mais assez pour pouvoir dormir. Quand on est saltimbanque, peut-on demander plus qu'un bon matelas, des draps propres et une couverture pas trop usée.

La cabine du patron n'était pas plus luxueuse que les autres; elle était simplement décorée d'un petit miroir et de vieilles pipes culottées. Cependant, dans un coin, à la tête du lit, il y avait un coffre de fer bien cadenassé qu'on ne voyait pas dans les autres cabines. C'est dans ce coffre de fer que le patron versait les recettes de la caissière les jours où la troupe travaillait, les gens et les bêtes. C'était ce coffre de fer que le patron ouvrait quand l'homme chargé de nourrir les animaux venait rendre ses comptes et demander une nouvelle provision; quand, à son tour, la cuisinière, rendant également ses comptes, faisait remplir sa bourse pour la quinzaine; enfin, le fameux coffre s'ouvrait encore les jours où le patron faisait la paye.

Comme on le voit il s'ouvrait souvent, le coffre cadenassé, et cependant il ne se vidait jamais entièrement, bien que les recettes fussent plus souvent mauvaises que bonnes.

Les employés, qui savaient bien un peu ce que le patron pouvait gagner, s'étonnaient de voir que l'argent ne lui manquait jamais. Comment faisait-il donc? Pour eux, il y avait là un mystère. Ils étaient trop respectueux pour se permettre d'interroger le maître à ce sujet; mais ils se disaient:

—Il faut qu'il ait quelque part une mine d'or.

Ce chef de saltimbanques, ce montreur de bêtes, ne pas confondre avec dompteur,—notre personnage ne jouait pas avec ses bêtes féroces,—ce chef de saltimbanques est une vieille connaissance de nos lecteurs; c'est le señor don Stéphano, l'ancien maître de la belle Mercédès d'Argélias, devenue danseuse à l'Opéra, sous le nom de Flora, et que sa grâce, sa souplesse, sa légèreté, son talent ont fait surnommer la Papillonne.

Deux des chiens qui pour le moment marchaient en avant-garde, s'arrêtèrent subitement; l'un aboya, l'autre se mit à hurler. Leur [illegible]